

# LA DISPARITION DE JOSÉPHA



NADÈGE BAUDOIN

Nadège Baudoin

La Disparition de  
Josépha

© Nadège Baudoin, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3538-6

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de Sabine,

# Prologue

Tout est calme. Le soleil se lève. Les oiseaux ne chantent pas ce matin. Les champs de blé dorment encore. Au milieu des coquelicots, le petit chemin de terre accueille le chant de la mort. Un murmure silencieux qui résonne pourtant aussi fort qu'un opéra.

Fausse notes. La partition de la mort. Celle de ma vie qui s'achève brusquement.

Tout est calme.

Pourtant, il me suffit de regarder autour de moi. De voir la flaque pourpre qui se dessine sur le sol pour savoir que dans ma tête, le calme n'a pas sa place.

Mon corps tressaille.

J'ouvre les yeux et je vois ...

Du rouge.

Partout.

J'ai mal. La douleur est insoutenable. Mais cela veut dire que je suis en vie. En tout cas pour l'instant. À côté de moi, la mare de sang se répand de plus en plus. J'y vois des formes, j'y distingue des visages. Je comprends à cet instant ce que cela signifie.

Je pense à Teck. Je pense à lui et j'espère qu'il me pardonnera de l'abandonner.

Ma respiration se saccade. Je grelotte. J'ai soif. Je bave du sang. Mes lèvres craquelées saignent et me font mal. Le goût du fer dans ma bouche me donne la gerbe. Je m'efforce de me lever. Je ne peux pas. J'essaie de ramper. Je tombe. Mon corps est un robinet d'hémoglobine. Je vomis.

Alors.

Je lâche prise.

Je ne comprends pas. Je ne sais pas ce que j'ai fait de mal. J'aimerais tellement comprendre. Pourquoi m'a-t-elle dit toutes ces choses ? Et lui, pourquoi m'en a-t-il voulu à ce point ? Leurs mots cognent dans ma tête sans que je n'y trouve le moindre sens.

Tout ce que je sais, c'est que cette odeur empeste. Le relent acide de la fin. Et que si personne ne me trouve très vite ...

Alors.

Je ferme les yeux.

Je ferme les yeux et je vois les grosses pattes de Teck qui sautent sur moi.

Je souris.

Je pleure aussi.

Son courage me donne de la force. Son amour me porte.

Vers où ?

Je ne sais pas.

Première partie

Disparaître

Lundi 5 juillet – 6h42

Il était tôt, à peine sept heures. Le soleil lançait déjà ses javelots scintillants de chaleur. Le ciel avait revêtu sa robe azurée. Une nouvelle journée de canicule s'annonçait. À cette heure-ci, tout était calme. Il n'y avait personne. Pas un bruit. Seulement la douce mélodie des oiseaux. L'endroit devenait presque agréable. Depuis plusieurs jours, un rouge-gorge se posait chaque matin sur le petit buisson. Sa suite de notes sifflées et roulées comme un babil doux et liquide semblait couler comme s'il récitait une longue phrase. Elle l'avait appelé Rougot.

Élise était assise en tailleur sur le sol et lisait à voix haute un roman de Stephen King qu'elle tenait dans une main, son thermos de café dans l'autre.

Quinze minutes plus tard, elle acheva les quelques pages qu'il lui restait à lire. Elle ébauchait son avis sur le roman, en remplaçant l'eau du bouquet de tournesols qu'elle avait acheté il y a quelques jours, lorsqu'elle reçut l'appel. Inutile de regarder l'afficheur, elle savait déjà qui c'était.

Elle se leva et envoya un baiser en soufflant sur sa main comme le font les enfants.

— Bon il faut que j'y aille, c'est le boulot. À ce soir mon amour !

Comme chaque matin, elle aperçut Claude, le gardien, et le salua au loin de la main, en faisant glisser le rond vert pour répondre à l'appel.

— Allô ! Oui ... Depuis combien de temps ? Ok j'arrive.

Élise raccrocha, se dirigea vers le chemin de graviers et referma le portail vert du cimetière.

\*

Le drapeau tricolore dansait au rythme du vent, perché en haut de l'impressionnante bâtisse. Comme un aigle déployant ses ailes, il imposait le respect et la toute-puissance. Pour certains, l'aigle est un oiseau de proie, effrayant avec son bec crochu, ses serres acérées, son regard perçant prêt à foncer sans pitié sur sa victime. Pour d'autres, il éveille la magnificence par son envol majestueux et rapide, et par son courage. Il est le symbole de la force, de



la puissance et de la liberté.

Au fond, les forces de Police qui occupaient l'édifice suscitaient le même effet. Soit elles effrayaient, soit on les admirait.

Damerval termina sa tasse de café et frotta ses yeux fatigués par la luminosité de l'écran et la nuit agitée. Toute la nuit, il avait géré le flux des entrées au commissariat. Son collègue n'allait pas tarder à arriver pour prendre la relève. Il imaginait déjà la chaleur émanant de l'eau de la douche ruisseler sur son corps éreinté. L'odeur du croque-monsieur qui l'attendait lui titillait déjà les narines.

— Damerval !!!

Il sursauta et s'extirpa de sa torpeur.

— Tu dors ou quoi ?

— Pas du tout, capitaine !

— Damerval ... Je plaisante !

— Tu m'as appelée ?

Il esquaissa un sourire forcé et fouilla dans la pile débordante de dossiers qui recouvrait son bureau.

— Oui capitaine. Comme je vous l'ai mentionné, un couple est venu pour signaler la disparition de leur fille. Je leur ai proposé de prendre leur déposition ainsi qu'une photo pour qu'elle soit diffusée à toutes les patrouilles ... mais ...

Il manifesta alors une petite gêne.

— Mais ?

— Je leur ai donné le formulaire à remplir et je suis parti aux toilettes. Mais quand je suis revenu ils n'étaient plus là.

Il lui tendit la pièce d'identité qu'ils avaient oubliée. Elle la retourna et répondit :

— Je vais aller leur ramener et vérifier que tout est rentré dans l'ordre.

— D'accord. Je suis désolé capitaine ... Je ... Je ...

Élise souris, posa sa main sur l'épaule de Damerval, lui souhaita bonne nuit et se saisit de son téléphone.

— Allô ? Tu arrives dans combien de temps ?

Derrière elle, une ombre se dessinait et s'approchait sans bruit, avançant son index sur la bouche pour signifier à Damerval de rester silencieux. L'homme posa sa main sur le dos d'Élise.

— Je suis là !

Elle laissa échapper un léger cri de surprise puis se retourna.

— Merde tu m'as fait peur Mathias !

Mathias et Damerval se regardèrent, Mathias affichant un sourire jusqu'aux

lèvres , Damerval était plus dans la retenue.

En quelques mots, Élise lui expliqua ce dont Damerval lui avait fait part. Ils saluèrent leur collègue et se dirigèrent vers la sortie.